

José Lenzini et Barberousse

Par Christiane Chaulet Achour

« Ses bateaux avançaient dans la faille de la Corne d'Or, plaie ouverte sous le roc frangé de murailles. Barberousse allait vers sa consécration... »

Le roman historique est un exercice littéraire particulièrement porteur de transmission et de mémoire. Insuffisamment fréquenté au Maghreb et surtout en Algérie, il connaît une certaine vogue depuis une dizaine d'années. Découvrant, tardivement, le récit biographique que José Lenzini a consacré à Barberousse, sous le titre : *Barberousse – Chemin de proies en Méditerranée*, j'ai souhaité partager avec les lecteurs mon plaisir de lectrice.

Ce plaisir, comme pour tout récit à mi-chemin entre la légende et l'attesté, nous installe durablement – sur 267 pages que comprend la collection Terres d'Aventure d'Actes Sud (1995) – dans les temps anciens dont ne subsistent dans l'esprit des Algérois d'aujourd'hui qu'un nom et une statue érigée en face de la prison qui porte son nom, illustré par plus d'un récit ou d'un film sur la guerre de libération nationale.

La présentation de l'éditeur donne le ton :

« Dans ce grand récit biographique, étayé par un scrupuleux travail d'historien, José Lenzini part à l'aventure, sur les traces de Barberousse, héros de la Méditerranée ».

Erudition : effectivement la bibliographie en fin de volume donne les titres qui ont accompagné et permis cette reconstitution. Ce travail scrupuleux n'est pas pour nous étonner puisque nous l'avons vu à l'œuvre dans deux ouvrages précédents, toujours sur l'Algérie, *L'Algérie de Camus* (Edisud, 1987) et *Aurélien Picard, Princesse Tidjani* (Presses de la Renaissance en 1990).

Le récit est précédé d'une carte géographique simple et claire comme exergue de mémoire et d'histoire pour guider le lecteur dans les déplacements de ce pirate devenu « Roi » d'Alger. Mais l'ouverture, elle, n'est pas d'érudition ; elle est celle d'un conte en une formulation déviée : « Il sera une fois... »

Car la lecture commence par les souvenirs de José Lenzini. Il se rappelle de son immeuble à Kouba avec ses cohabitations insolites :

« Nous vivions l'instant dans la gouaille de ces gens humbles mêlant leurs accents, leurs mots chauds et leurs gestes larges. Fiers et susceptibles, ils avaient en commun l'exil d'un de ces pays de l'autre rive méditerranéenne et la mémoire de cette mer qui n'était jamais bien loin. Au détour d'une colline, au sortir d'un virage, dans une trouée de bleu, elle surgissait ample, courbe, généreuse, comme une promesse, une invite à de fabuleux voyages, une crainte également »(p.13)

Le récit est émaillé ainsi d'incursions personnelles qui se partagent entre souvenirs et appréciations du présent ou du devenir algériens. Sur les onze chapitres, quatre seulement sont exempts de cette voix personnelle de l'écrivain.

Erudition, remémoration et enfin : invention. C'est bien cela le suc du roman historique. A l'ouverture du récit, le narrateur parvient à faire converger des fils de couleurs différentes : son origine algérienne se déclinant par le métissage ; son érudition (ici l'explication du nom de « Kouba ») ; la mise en valeur d'une médiation pour faire naître curiosité et désir : dans son cas, l'instituteur féru d'histoire de la Méditerranée.

Beaucoup d'informations sont données sur la vie des frères Barberousse puisque Khidir est le plus jeune des quatre garçons, né à Mytilène. Informations aussi sur ce qu'était la course en Méditerranée sur fond d'époque : la lutte incessante avec Charles-Quint et la présence de l'Espagne, amplement symbolisée par le Peñon qui empêche Alger d'être libre.

Le récit ne va pas hésiter devant les scènes fastueuses où la rigidité de l'information pure se pare d'une multitude de détails et d'ornements qui en font de grands moments de lecture : ainsi de la réception donnée par Soliman le magnifique (p.159 et sq.), de la construction navale (p.195 et sq.), de l'ultime mariage de Barberousse (p.232 et sq.).

Chaque ethnie est présentée et mise en situation pour bien installer dans l'esprit du lecteur le patchwork « algérien » d'alors : l'objectif n'est pas purement historique, il est aussi de relier le présent au passé et d'insister sur le « rêve » algérien de José Lenzini.

José Lenzini nous entraîne à sa suite en alternant séquences d'action et séquences descriptives et incrustant son présent dans ce passé. L'impression générale, à la sortie de lecture, est une accumulation de massacres, de rapines, d'incendies, une force de destruction peut-être plus grande que celle de construction. Et on souhaiterait que s'épaississe encore l'histoire pour bien mettre en valeur tous les qualifiants de la présentation : « Bras droit du sultan de Constantinople, il fut un combattant, un diplomate, un fascinant homme de pouvoir ». On garde aussi une dérive magnifique sur la mer, un hymne à la Méditerranée.

Mais tel quel, ce récit est passionnant et mériterait, pour que tous les Algériens qui veulent maîtriser leur histoire puissent le faire, qu'il soit réédité en Algérie.

Nous avons posé quelques questions à l'auteur.

*** José Lenzini : commençons par vous présenter aux lecteurs de la revue, toujours intéressés à connaître les auteurs qui écrivent sur le pays. L'Algérie, vous y êtes né ? Vous l'avez quittée ? Et vous y êtes revenu. Pouvez-vous évoquer votre parcours biographique ?**

Je suis né en 1943 à Sétif d'un père immigré italien et d'une mère, elle-même fille d'un italien et d'une espagnole illettrée. Tous étaient ouvriers et travaillaient au service de patrons durs, exigeants. Cette famille va être une sorte de cocon défensif qui se mure dans une sorte de discrétion commandée sans doute par la pauvreté nécessairement fière dans laquelle nous vivons. Ce qui nous coupe un peu des réalités extérieures, d'autant que la source d'information unique est alors *La Dépêche Quotidienne* qui *soporifise* (si je peux me permettre ce néologisme) ce petit peuple avide de plaisirs simples et urgents. Je vivais, sans le savoir, dans ce pays dont Camus disait qu'il était « *à la fois mesuré et démesuré. Mesuré dans ses lignes, démesuré dans sa lumière.* » Cette démesure a toujours fait outrage à la raison, à l'histoire. Nous sommes là, peuples sans racines à essayer de s'incruster dans cette terre dont nous sommes persuadés qu'elle est nôtre. On chante *La Marseillaise* avec l'accent. On apprend que nos ancêtres sont Gaulois et que certains toits sont de chaume... C'est le prix de la francisation et la *civilisation* dont nous allons nous parer en regardant avec un certain mépris ces *Arabes* sans culture, sans idéal, ces barbares incapables d'accéder aux merveilles du progrès. Bref ! On ne se pose pas de question. Chez moi –comme chez la plupart des

voisins- *on ne fait pas de politique...* Et on n'en parle pas non plus. Quand le début de la Révolution algérienne arrive, on ne comprend pas. Personne chez moi ne fait de lien avec Sétif où toute la famille résidait au moment des *événements* comme on les appelait. C'était en 1945. On était en 1954. Il faudra attendre 1964, à mon retour du service militaire pour que ma mère évoque ces journées de Sétif, pour que je prenne conscience que je m'étais fait doubler par une histoire en marge de laquelle nous avons toujours vécu... Même (surtout ?) si ma grand-mère, ma mère et mon père parlaient parfaitement l'arabe et *fréquentaient des Musulmans*.

Désormais, il me fallait renouer avec mon passé, remonter l'écheveau, essayer de comprendre. Et il n'était pas question de le faire hors de cette terre de passion, de révoltes, de soleil envers laquelle j'avais une dette de mémoire et d'amour. Dans un premier temps, il m'a fallu faire le deuil de cette inconscience politique : mon métier de journaliste m'a facilité ce travail (souvent douloureux) par le biais de reportages. J'ai lu tout ce qu'on ne m'avait pas appris dans mes livres d'histoire passés. Je me suis reconstitué

*** Peut-on dire qu'un certain nombre de vos ouvrages sont une manière de ne pas quitter le pays ?**

Tout à fait. Qu'il s'agisse de Camus, d'Aurélien Picard, de Barberousse ou d'un roman que je viens de terminer, il est toujours question de l'Algérie. C'est un personnage à part entière, vivant, généreux, angoissant, vers lequel je reviens toujours. Elle est à la fois une mémoire et un miroir. J'ai un véritable rapport physique, charnel et sensuel avec cette Algérie que je n'ai –en fait- jamais vraiment quittée. Sans être de ceux qui cultivent la nostalgie d'une Algérie heureuse (parce que française !) je me sens réellement en expatriation. Ecrire sur ce pays, c'est continuer d'y vivre entre deux séjours toujours trop brefs.

*** J'aimerais commencer par ce que vous avez publié... du côté de Camus : La présentation de l'auteur et de son œuvre aux éditions Milan ; puis *L'Algérie de Camus*, en 1987, chez Edisud. Comment vous est venue cette nécessité d'écrire sur Camus et pour qui ? Où en êtes-vous par rapport à cet auteur dans son rapport à l'Algérie (je sais que vous avez participé au colloque « Camus à Oran » organisé par *Les Amis de l'Oranie*, en juin 2005) à la fois sur le plan de votre regard sur l'œuvre mais aussi sur ce que vous percevez du rapport des Algériens à la personnalité (?), l'œuvre (?) de l'écrivain ?**

En fait, le premier ouvrage, a été celui consacré à *L'Algérie de Camus* dont la première édition date de 1987. Cinq autres ont suivi et une sixième, en 2001 chez un éditeur algérien (Raïs). Ce premier ouvrage a été une sorte de défi qui va vous paraître étrange.

Comme je vous le disais, en quittant l'Algérie en 1962, mon sursis résilié, je sais que nous vivons une fracture. Mes parents vont quitter le pays et j'imagine que j'aurais des difficultés à y revenir sans eux. Je savais alors que j'étais entré dans mon temps de l'Exil. Et, étrangement, je me suis mis à rechercher un responsable, un sorte de bouc émissaire... Celui qui n'aurait rien fait pour préserver notre Royaume (commun à toutes les communautés) et n'aurait rien dit. Camus s'est imposé comme LE responsable. Un prix Nobel qui serait resté en marge et n'aurait rien fait pour tirer les *Européens* dans le sillon de l'histoire. C'était confortable. Néanmoins, la découverte de Camus –que le mauvais élève que j'avais été n'a jamais pris la peine de fréquenter- cette découverte m'a donné un autre éclairage. Et c'est par Camus que j'ai reconstruit cette histoire de l'Algérie sans Gaulois ni toits de chaume. En écrivant *L'Algérie de Camus* je mettais mes pas dans les siens et je retrouvais cette petite musique d'un autre quartier pauvre, d'une grand-mère illettré, d'une famille dont la soumission avait

eu raison des mots dont elle était tellement avare. Au-delà, il y avait l'histoire, les Arabes, la douleur de celles et ceux qui étaient bien plus pauvres et humiliés que nous tous...

Ce livre a reçu un bon accueil et les éditions Milan m'ont contacté pour écrire un autre ouvrage sur Camus dans leur collection *Les Essentiels*. Le format de poche, la densité et la concision étaient obligatoires : ça m'a plu. Et j'ai renoué avec Camus auquel j'ai d'ailleurs consacré de nombreux articles dans différents médias.

Cette fréquentation plus assidue de Camus m'a beaucoup aidé dans mon parcours personnel mais également dans les discussions que j'ai eues et que j'ai encore avec des pieds-noirs souvent meurtris par une histoire qu'ils veulent continuer d'ignorer pour ne pas risquer une forme de désespoir... celui dont Ferré disait que « *c'est une forme supérieure de la critique* ». Une meilleure connaissance de Camus donne des perspectives plus larges sur le comportement des Européens face à une terre dont ils ne voulaient voir que la face lumineuse. Elle ouvre des perspectives sur le long enchaînement des torpeurs et des turpitudes, sur le colonialisme de bon aloi, sur les angoisses réciproques prenant de l'amplitude et des déformations à force de se renvoyer les unes aux autres.

Concernant le colloque d'Oran consacré à Camus, j'ai été très fier d'y participer. J'ai été également heureux de constater que les Algériens acceptaient (enfin ?) de considérer Camus comme un des leurs, en tant qu'homme et que créateur, que journaliste et qu'écrivain. Je crois que les Algériens sont en train de mieux appréhender Camus, qu'ils acceptent d'aller au-delà de cette fameuse formule *entre justice et mère...* Choix impossible à mes yeux. Comme à ceux de tous les méditerranéens que nous sommes.

Camus sera, de plus en plus, une passerelle entre nous. J'ai souvent cette image d'un Camus tendant la main à deux enfants pour les aider à franchir, en sens inverse, les deux rives de notre mer agitée de toute éternité. Il est un passeur.

*** En 1990, c'est à une personnalité antérieure, tout à fait différente de Camus, que vous vous êtes intéressé en éditant *Aurélie Picard, Princesse Tidjani* aux Presses de la Renaissance : pourquoi ce choix ? Est-ce facile d'éditer en France un ouvrage sur elle alors ? Comment vous êtes vous situé par rapport au roman de Frison Roche, *Djebel Amour* ? Avez-vous des projets dans l'édition algérienne la concernant ?**

Aurélie... C'est une tout autre histoire. Un mélange irrationnel d'aventure, de grands espaces, de mythes. Au demeurant, cette dame pourrait paraître assez ambiguë, à peine sympathique dans son comportement néocolonialiste. Mais l'histoire est forte. Elle se déroule à une période où les pouvoirs politique et religieux s'affrontent tout en rêvant de ce même empire colonial propice à la croix et à la charrue. La rencontre d'Aurélie (qui vit comme une bourgeoise française) et de la communauté très influente des Tidjani devrait créer un choc, une fracture... Il n'en est rien. Et on ne comprend pas toujours pourquoi. Peut-être ont-ils –eux aussi- en commun ce grand projet de construction qui va se matérialiser par Kourdane.

Il y a aussi l'attachement, la confiance des Tidjani dont on a l'impression qu'Aurélie se sert, alors qu'elle semble en devenir l'obligée.

En découvrant, par hasard, lors d'un voyage à Laghouat, le *palais* de Kourdane qui était la proie des sables et sur lequel veillait un vieux gardien... J'ai été ému, aiguillonné par la curiosité. J'ai proposé un synopsis de 2 pages à *La Renaissance* qui a immédiatement accepté le projet.

Cette histoire était un roman et il ne me paraissait pas utile d'en faire un en s'en servant. Sachant l'importance du bouquin de Frison Roche, je n'ai pas voulu le lire avant d'avoir terminé ce que je voulais être une biographie. En cours de recherches pour la mener à bien, j'ai écrit à Frison Roche qui, étrangement, m'a mis en garde contre toute tentation que je

pourrais avoir de récupérer quelque partie que ce soit de son livre... J'ai été choqué, un peu peiné. Je n'ai jamais lu *Djebel Amour*...

Mon plus cher désir serait de refaire cette biographie dans un contexte historico-politique plus évident, et qu'elle soit publiée en Algérie. Si un éditeur en voulait...

*** Venons-en maintenant à Barberousse. Même question que pour les ouvrages précédents : pourquoi Barberousse ? Je constate qu'ici l'éditeur est plus connu, Actes Sud ? Les raisons ?**

En m'intéressant à Barberousse, j'avais l'impression d'entrer de plain-pied dans l'histoire de l'Algérie. En soi, le personnage n'est pas des plus sympathiques, mais il dessine sur les vagues un peu de la grande histoire de la Méditerranée, des conflits, des grandes et petites histoires d'une période particulièrement féconde. Par contre, ça n'intéressait pas *Les Presses de la Renaissance* et, c'est par hasard, que j'ai fait la proposition à *Actes Sud*. J'y ai rencontré Marc de Gouvenain qui dirigeait la collection *Terre d'Aventure*. J'ai eu un peu de mal à lui faire admettre que Barberousse était (aussi) un voyageur méritant d'entrer dans cette collection qui leur est destinée. Mais le barbare lui plaisait bien. Nous nous sommes mis au travail. Et il m'a beaucoup apporté par son incitation à déborder du cadre strictement biographique pour aborder cette Méditerranée dont je devenais également un témoin...

*** Deux choses sont frappantes dès la première lecture :**

- la manière de commencer non comme un roman historique mais comme un conte dévié : « il sera une fois... » : Pourquoi ?

- Les souvenirs personnels qui s'incrustent tout au long de votre récit ?

Ce « *il sera une fois...* » trouve sûrement sa source dans mon enfance. J'ai un frère qui est mon aîné de huit ans et à qui ma mère –conteuse hors pair- racontait de fabuleuse histoire qui le laissait pantois. Quand j'ai eu l'âge du verbe et des histoires j'en ai demandé à mère. Mais, elle ne m'en a jamais raconté. Il m'a fallu aiguïser mon imagination, inventer, tricher en lui demandant de m'aider dans certaines rédactions. Toujours est-il que j'ai grandi avec cette idée bien ancrée qu'un jour viendrait. Et puis, j'ai découvert que cette formule (*il sera une fois*) c'était une belle définition de l'Histoire... celle-la même qui se construit au fil du temps et qui, toujours en mouvement, nous met en attente du futur. Et, en écrivant Barberousse, j'ai utilisé la formule dans le sens historique. Egalement en petit pied de nez à cette maman qui n'était plus là mais savait sans doute –elle, si malicieuse et *inventeuse* de mondes extraordinaires- que le temps viendrait où je raconterais aussi des histoires... ouvertes sur des futurs ! Ceci pourrait suffire à expliquer mon implication au fil des pages, en petites touches personnelles. Néanmoins, ayant beaucoup voyagé en terres méditerranées, j'avais des clichés, des images qui me revenaient : il me paraissaient donner un peu de l'âme forte, des couleurs et des parfums de ce que nos yeux entendent au fil des pas. J'ai demandé à Marc de Gouvenain s'il ne serait pas choqué par ces éclats de mémoires : il a trouvé l'idée intéressante et m'a engagé à la mettre en pratique.

*** Pouvez-vous revenir sur le chien Chitan...**

J'aimerais revenir sur ce chien... Mais, je crois que c'est le docteur Freud qui me l'a mis dans les pattes dès le début du récit. Un vague souvenir d'un des nombreux chiens que j'ai eu dans mon enfance et qui avait une arrogance extraordinaire. Il toisait les étrangers, agressait *Galoufa*, le quidam chargé de capturer les chiens errants avec son lasso accroché au bout d'une longue perche. Je crois avoir été inspiré par ce drôle de chien sans allure qui paraissait

toujours sur ses gardes et ressemblait à un hiéroglyphe : énigmatique et témoin impavide des devenirs. Dans la fable dont s'est enrichie la mort à répétition de Barberousse, on évoque un chien sans le nommer. Je l'ai repris en le baptisant de ce patronyme qu'on octroie aux esprits malins qui grouillent et graillent dans l'ancre tombe. Pauvre Chitan... Il n'a pas le beau rôle. Mais, il a la malice pour lui. Et, c'est peut-être le seul qui sait. Qui s'offre un double rideau final.

*** On a l'impression que vous avez été fasciné par la pluri-ethnicité de l'époque à commencer par Barberousse ? Etait-ce une réalité ou avez-vous forcé le trait ?**

De par mes origines, je suis effectivement très intéressé par cette pluri-ethnicité dont Barberousse est déjà l'un des héritiers et nous nous enrichissons tous. J'essaye de mettre en exergue cette richesse dans chacun de mes livres car je ne crois pas à l'homme unique qui ne peut que tourner en rond et se faire des idées courbes. La pluralité est le meilleur gage d'une culture ouverte, d'un enrichissement constant. Je n'ai pas à forcer le trait pour m'en convaincre. Je la respire du même air que celui dont je me suis nourri en Algérie.

*** Pouvez-vous nous parler du travail de documentation puis celui de construction (et donc de sélection au moment d'écrire) que demande un tel livre ?**

Ce livre est celui qui m'a demandé le plus de recherches. C'est également celui qui m'a donné le plus de joies tant les découvertes étaient multiples, passionnantes. Il m'a fallu à la fois travailler sur la Méditerranée durant cette période particulièrement riche et agitée, sur les différents et multiples protagonistes –petits et grands- de l'histoire, sur la course, les enjeux économiques et politiques, les esclaves, sur l'Algérie à l'époque des Turcs. J'ai été étonné par les multiples ouvrages existant dans ce domaine, notamment ceux d'universitaires algériens comme Mouloud Gaïd, Moulay Belhamissi ou Chukhri Khodja. J'ai eu accès aux récits de voyage (en turc !) du secrétaire fidèle de Barberousse et à deux rééditions extrêmement précieuses (« *Voyage dans la régence d'Alger du Docteur Shaw* » et « *Fondation de la régence d'Alger, histoire des Barberousse* ») réédités en Tunisie par les Editions Bouslama. Mais, je dois vous avouer que ce sont les batailles navales qui m'ont posé le plus de problèmes. D'abord, il me fallait me mettre en situation, visualiser les champs de bataille et donner vie à ces extraordinaires exactions riches en mouvements, en manœuvres et autres subtilités de navigation... J'étais subjugué par le langage marin, les termes de navigation, sans pouvoir les utiliser à bon escient. Ce qui a nécessité la contribution d'un expert en la matière...

En fait, les recherches ont été un vrai labeur ayant donné lieu à des centaines de fiches dont je n'ai utilisé qu'une partie pour la rédaction du livre qui, elle, s'est faite rapidement.

*** D'autres projets qui ont à voir avec l'Algérie ?**

A la suite du colloque Albert Camus auquel j'ai participé à Oran, j'ai pensé qu'il serait utile de rappeler qui était l'homme, l'écrivain, le journaliste, afin de mieux le connaître et d'en savoir le rôle dans cette Algérie à laquelle il eut si mal, comme il le disait lui-même. J'ai commis un petit ouvrage d'une centaine de pages avec une iconographie importante et j'espère qu'il aura un aussi bon accueil que *L'Algérie de Camus*. Après cette publication, j'aimerais avoir la possibilité de publier un roman que je viens de terminer et qui raconte l'histoire d'une famille pied-noirs traversant *les événements* sans en prendre conscience pour ne laisser derrière elle que *L'impasse des fruits amers...* titre du livre.

J'ai très envie de publier en Algérie. L'espoir est permis quand la volonté l'accompagne puisqu'*il sera une fois...*

- **L'Algérie de Camus**

Edisud (1987/ réédition en 1989, 1996, 1999, 2001)

Rais Editions (2001 en Algérie)

- **Aurélie Picard princesse Tidjani**

Belfond/Presses de la Renaissance (1990)

- **Barberousse**

Actes Sud (1995)

- **Arreckx, sénateur et parrain**

Plein Sud (1996)

- **Camus**

Milan/Les essentiels (1996)

- **Scientologie: vol au-dessus d'un nid de gourous**

Plein Sud (1997)

- **Notre Dame de la Garde**

Gilletta/Nice Matin (janvier 2004)